

naître plus facilement, nous en donnons la figure dans la gravure ci-jointe Fig. 19, qui le représente dans ses divers états sur une feuille de pomme de terre. *a*, nous montre l'insecte vu de face, et *d* vu de profil, de grandeur naturelle, *c*, est une larve qui ressemble assez à celles de nos Chrysomèles communes; on voit en *a*, une série d'œufs attachés aux nervures d'une feuille de pomme de terre, et *b*, nous montre une patte grossie de l'insecte, dans laquelle on remarque que la cuisse est passablement renflée, et où l'on voit distinctement les 4 articles du tarse.

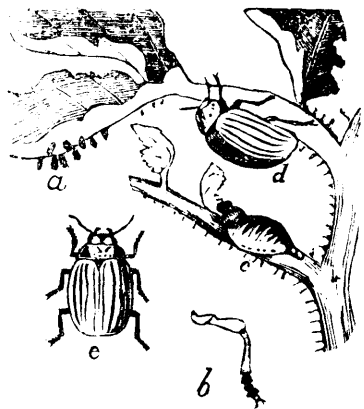


Fig. 19.

La *Doryphora 10-1* de grandeur naturelle : *a* les œufs ; *c* une larve ; *d* et *e* l'insecte parfait ; *b* une patte grossie.

Nous n'avons pas de doute que si, dès l'apparition de cet insecte sur notre territoire, on offrait des primes pour sa destruction, on pourrait mettre une barrière à sa diffusion ou du moins restreindre tellement sa multiplication, que ses dégâts ne pourraient être sérieux. Mais si les autorités ne portent pas leur attention jusqu'à ces détails, les cultivateurs soucieux de leur avenir devront se faire un devoir de se mettre eux-mêmes à l'œuvre pour exterminer l'ennemi dès son apparition. L'insecte est lourd, très-facile à saisir, il ne vole que rarement; son recours habituel contre les poursuites est de se laisser choir sur le sol où il fait le mort pendant quelque temps et où il est très-facile alors de l'écraser ou de l'enlever.

Comme il est aisé, en fait de science, d'induire en erreur! Un correspondant écrivit l'été dernier dans le *Mercury* de Québec qu'un ministre protestant, à Sillery, avait rencontré l'insecte dans son jardin, trompé sans doute par la rencontre de la Chrysomèle scalaire ou de la Chélimorphe cribraire, (*Chrysomela scalaris*, Lecomte, ou *Chelomorpha cribraire*, Fabricius). De suite les journaux Américains de s'emparer de cet avancé; et nous lisions dernièrement dans une revue européenne que la doryphore poursuivait actuellement ses ravages à Québec.

Ce redoutable insecte a été dernièrement l'objet de l'attention de plusieurs gouvernements européens. Les chambres législatives de Belgique ont notamment prohibé l'importation de la pomme de terre d'Amérique, de crainte d'introduire dans leur pays ce redoutable ennemi. La mesure n'était rien moins que superflue, et un peu de connaissance en fait d'entomologie aurait pu épargner aux savants législateurs Belges le ridicule de frapper ainsi de l'épée dans l'eau; car l'insecte ne peut se transporter avec les tubercules. C'est aux feuilles et aux tiges seulement de la plante qu'il s'attaque, et ses œufs ne sont pas déposés dans le sol ni sur les tubercules, mais seulement sur les feuilles. Aussi les entomologistes du pays ont-ils dû donner une leçon convenable, à cette occasion, à leurs soucieux députés.

L'ABBÉ PROVENCHER,  
du Naturaliste Canadien.

Voici ce qu'on écrit de Washington sur ce même sujet :

Le ministre de France à Washington vient de demander au gouvernement des États-Unis de lui communiquer les rapports transmis au département d'agriculture sur les moyens de détruire le doryphore, ce terrible ennemi des pommes de terre. On n'a pas oublié que la Belgique, l'Allemagne et l'Espagne ont prohibé l'importation des pommes de terre d'Amérique et que le gouvernement français a suivi cet exemple, d'après l'avis de l'Académie des sciences.

Voici ce qu'on a répondu de Washington :

« Le seul remède qu'on ait trouvé jusqu'à ce jour contre le doryphore est l'arséniate de cuivre, que l'on nomme vulgairement *Paris green*; d'après ce que rapportent les fermiers, ce poison tue l'insecte sur les tiges de la plante sans agir sur les tubercules. Il faut savoir en effet que le doryphore n'attaque pas la pomme de terre elle-même; il s'attache à sa tige dont il détruit la vitalité, ce qui entraîne la perte des tubercules.

« La description de l'insecte et de ses mœurs a été faite par M. Townsend Glover, entomologiste du département d'agriculture, dans un long rapport officiel. Le doryphore est connu depuis cinquante ans au moins, mais ce n'est que depuis 1860 qu'il fait beaucoup de mal aux pommes de terre. C'est dans la région

voisine des Montagnes rocheuses, dans le Colorado, qu'il a commencé ses ravages. De là vient le nom de *Colorado beetle* donné à l'insecte par les Américains. Chaque année, les ravages du doryphore s'étendent un peu plus loin vers l'est. La marche de l'insecte vers le littoral est de 60 à 80 milles par an. Il cause actuellement des pertes sérieuses dans la partie centrale des États de New-York, de Pennsylvanie et de New-Jersey, dans le Maryland, le district de Columbia et la Virginie orientale. Des comtés où le doryphore ne s'était pas encore montré sont envahis cette année.

« La précaution prise par les gouvernements européens n'est pas superflue; car si le doryphore ne se loge pas dans la pomme de terre, il dépose ses œufs dans la terre où celle-ci est plantée. Il y a danger que la terre qui reste toujours attachée aux tubercules ne contienne quelques-uns de ces œufs. Cela suffirait pour introduire le redoutable insecte en Europe.

On écrit de Hartford :

« Le pire ennemi du cultivateur, le scarabée du Colorado, appelé par les Canadiens punaise à patates, vient de faire son apparition dans le Connecticut, à Wethersfield, South-Wethersfield, Rocky Hill, East et West Hartford. Nous n'avons pas encore le scarabée à l'état parfait, mais des larves de deux ou trois jours, qui détruisent les champs de pommes de terre avec une voracité faite pour confondre les fermiers. Ces larves sont de couleur orange, avec la tête noire, une raie de couleur noire sur le premier segment du corps et une série de taches noires de chaque côté de la tête et de l'abdomen. Elles ne causeront sans doute pas grand dommage aux pommes de terre précoces, qui ont atteint déjà les trois quarts de leur croissance, mais on craint que la dernière récolte ne soit entièrement détruite. »

POESIE

LES DEUX ANGES

Triste et sombre est la nuit qui recouvre la terre,  
Lugubre et froid le vent qui souffle et qui gémit;  
On dirait un enfant qui va pleurant sa mère,  
On dirait les soupirs d'une âme qui s'enfuit.

Une froide sueur vient mouiller chaque membre  
De mon corps épuisé par l'ennui, la douleur;  
Et j'erre assis seul dans mon étroite chambre,  
Un noir pressentiment me déchire le cœur.

Mais tout-à-coup les flots d'une vive lumière  
Comme un soleil naissant éclairent mon réduit,  
Je relève aussitôt mon humide paupière  
Cherchant l'astre qui vient commander à la nuit.

Et j'aperçois, marchant d'un pas lent et modeste  
Deux anges du Seigneur... ils s'avancent vers moi.  
Et frappé de l'aspect de ce couple céleste  
Je demeure tremblant de respect et d'effroi.

L'un d'eux va tout gaîment, la tête couronnée  
De lis et d'immortelle au plus frais coloris,  
Mais l'autre porte au front une rose fanée  
Qu'un crêpe vient couvrir de ses lugubres plis.

Baissant son doux regard, ce dernier dit : mon père  
Aux ordres du Très-Haut tout doit être soumis,  
Car lui seul est le maître. Ah! votre pauvre mère,  
Je compris à ces mots et je m'évanouis.

Mais lorsque je revins comme d'un long délire  
De ce sommeil de plomb plus amer que le fiel  
L'autre ange resté seul, avec un doux sourire  
Disait : consolez-vous, votre mère est au ciel.

MEINER.

LE MOT DE L'ENIGME

« Ce qu'il y a de plus digne  
d'être montré aux hommes  
c'est une âme humaine. »  
« The one thing worth  
showing to mankind is a  
human soul. »  
(BROWNING.)

XXXVIII

(Suite)

Enfin, le lendemain, à une heure tardive, j'aperçus le bateau venant de Sicile, et traversant lentement le golfe en luttant contre un vent violent et contraire car à une longue durée de beaux jours succédaient maintenant cette série de jours sombres et orageux qui attristent souvent, à Naples, la fin du printemps. Mon premier mouvement fut de partir pour aller au devant de Mario sur le rivage; puis je changeai d'avis, et je me décidai à demeurer où j'étais, afin de me trouver seule lorsque je recevrais les nouvelles dont il était porteur.

J'eus de la peine cependant à maîtriser mon impatience, car il me fallut l'attendre ainsi près d'une heure encore. Mais enfin

j'entendis son pas sur l'escalier; puis ma porte s'ouvrit, et il parut. A ce que j'éprouvai lorsque je vis qu'il était vraiment seul, je sentis que jusqu'à ce moment je m'étais flattée de recevoir Lorenzo avec lui. Je le regardais, immobile, et n'ayant pas la force de l'interroger. Il vint à moi, me prit dans ses bras avec une tendresse que jamais il ne m'avait témoignée à ce point, et je vis qu'en m'embrassant ses yeux étaient remplis de larmes.

— Lorenzo! Où est Lorenzo? m'écriai-je dès que je pus parler.

— Calme-toi, ma sœur, me dit-il; calme-toi, je t'en conjure... Je vais te dire toute la vérité, sans aucun déguisement.

— Mais, avant tout, dis-moi où est Lorenzo, et pourquoi il n'est pas ici?

— Ginevra, je ne puis te répondre, car, en ce moment, je ne le sais pas, j'ignore tout autant que toi ce qu'il est devenu.

A cette réponse, les battements de mon cœur devinrent si violents que je crus m'évanouir; mais je luttai contre l'angoisse dont j'étais saisie, et d'une voix sourde je dis à Mario :

— Tout ce que tu sais, dis-le moi du moins sans retard et sans réticence.

Mario tira de sa poche une lettre soigneusement cachetée, qu'il semblait hésiter encore à me remettre. Mais j'en avais reconnu l'écriture, et je coupai court à toute autre explication en l'arrachant de ses mains; puis je courus m'asseoir à l'extrémité la plus retirée de la chambre pour la lire à mon aise, et sans que mon frère pût en deviner le contenu avant qu'il me plût de le lui communiquer.

« Ginevra! avant d'ouvrir cette lettre, vous aurez sans doute déjà appris que j'ai perdu mon procès, en d'autres termes, que je suis ruiné, irrévocablement ruiné. Je l'avais senti, lorsqu'à l'heure décisive, la mort m'a enlevé le seul homme qui pouvait en assurer l'issue favorable; et, en vous embrassant au moment de mon départ, je croyais bien vous dire adieu pour toujours... Tel que je suis, cette parole vous épouvantera sans doute. Quoique la perte d'un très-mauvais mari ne soit pas irréparable, vous frémissez, j'en suis certain, à la pensée de tout ce dont une situation désespérée pourrait me rendre capable, et l'idée la plus funeste vous a, je le gage, déjà traversé l'esprit. Eh bien, vous n'avez pas tort; cette idée, je l'ai eue, j'en conviens, et peut-être serez-vous satisfaite d'apprendre que c'est vous qui m'en avez détourné. Oui, Ginevra, votre image m'est apparue, et je n'ai pas voulu ajouter un horrible souvenir de plus à tous ceux que je vous laisse, et aggraver d'une façon sanglante une catastrophe déjà suffisamment tragique. C'eût été cependant vous rendre votre liberté et permettre à votre jeune vie de reprendre son cours et de retrouver un bonheur dont il ne m'est plus permis de vous parler. Cette pensée ajoutait donc une raison de plus à toutes celles que me suggérait le désespoir; mais ce regard doux et suppliant, ce regard inexplicable que vous avez attaché sur moi en me disant adieu, m'a arrêté, et ce souvenir me trouble encore. Que voulez-vous me dire, Ginevra? Qu'aviez-vous à me demander? Quelle pouvait être la prière qui semblait errer sur vos lèvres? Je ne puis plus rien réparer aujourd'hui; le passé n'est plus en mon pouvoir, et l'avenir est détruit. Le charme enchanteur de votre beauté et de votre pure et noble tendresse n'a pas été assez puissant pour me défendre contre moi-même. Il est trop tard, vous le voyez bien. Laissons donc les regrets inutiles. Tout est fini. Mes fautes ont porté leurs dernières conséquences : je n'ai plus qu'à les subir, quelles qu'elles soient. J'accepte donc la lutte, et ce mot est même le seul qui me ranime; car lutter, c'est travailler, et le travail, je l'ai aimé jusqu'à la passion! que n'est-ce à celle-là, et non à d'autres, que j'ai livré mon âme tout entière! Ah! si le passé pouvait revivre!... Mais revenons au présent. Je saurai donc travailler—oui, Ginevra, travailler pour vivre.— Quelque sybarite que j'aie pu paraître et être, je puis faire cela, je puis travailler, et je le ferai, mais loin de vous, sans vous. Grâce à la générosité de votre frère et à quelques dispositions que je puis encore prendre et qui vous seront communiquées, vous ne souffrirez pas de ce grand revers. C'est là mon seul espoir, mon seul repos d'esprit; car, après avoir travaillé vos beaux jours, vous appeler à partager avec moi les jours amers de l'infortune, cela soulèverait mon âme tout entière contre moi-même, et serait capable de réveiller en moi le désespoir. Soyez donc heureuse, si vous voulez que je ne me tue pas. Et maintenant, adieu. Ce mot se dit pour les plus courtes absences, pour les séparations d'un jour. Quelle sera la durée de la nôtre? celle de ma vie, apparemment... Puisse-t-elle être courte, et ne pas longtemps enchaîner la vôtre!

« Ginevra, tu es jeune, tu es belle, tu es faite pour aimer et pour plaire, et quelque traître, infidèle, parjure que je sois, je suis jaloux! Cependant je te laisse sans crainte sous la garde de ce quelque chose de mystérieux et d'incompréhensible qui veille en toi sur ta beauté et sur ta jeunesse! J'ai perdu le droit de te protéger et de t'aimer, mais j'ai encore celui de te connaître et de te vénérer comme une créature céleste et sainte! Ginevra, je devrais, je voudrais dire : Pardonne-moi! mais c'est là une vaine parole, lorsqu'il s'agit de l'impérissable. Je ferai donc mieux de te dire : « Oublie-moi! »

(LORENZO.)

Tandis que je lisais cette lettre avec une attention ardente, Mario était resté à la place où je l'avais laissé, la tête dans ses mains, absorbé, lui aussi, dans de tristes pensées. Je me rapprochai de lui. Il releva vivement les yeux.

— Eh bien, ma sœur, me dit-il avec anxiété, peux-tu me dire si tu es informée par le contenu de cette lettre du lieu où se trouve Lorenzo?

— Non.

— Non?... Et pourtant tu as l'air calme et rassurée. Quelle autre bonne nouvelle cette lettre a-t-elle pu t'apprendre?

Quelle bonne nouvelle?... Je fus réellement embarrassée de répondre à cette question. J'étais soulagée, cela était exact; quelque chose de joyeux palpitait dans mon cœur; mais il m'était impossible de le dire, ou du moins de le faire comprendre à Mario; et, par le fait, rien ne pouvait être plus grave que ma situation.

— Aucune bonne nouvelle, lui dis-je. Cette lettre ne contient rien de joyeux assurément, car elle m'annonce la perte de son procès, à laquelle ta lettre m'avait préparée. Ensuite Lorenzo semble me dire un éternel adieu et se figurer que je vais lui permettre de séparer entièrement ma vie de la sienne! Nous verrons cela. Mais pour que je sache ce que j'ai à faire, il faut que tu me dises tout, Mario, tout, sans aucune restriction.

Mario s'était préparé à subir l'effort de chercher à m'épargner, en me faisant un récit incomplet, mais ainsi abjuré, il ne me cacha rien; il me sut gré du courage qui allégeait sa pénible mission.

Lorenzo était arrivé à Messine persuadé d'avance que la mort de mon père était pour lui un présage de ruine. Cependant la sentence ayant été rendue contre lui, ainsi qu'il s'y attendait, il resta, en apparence, très-calme. Pendant la soirée, il eut avec Mario une longue conversation. Il s'occupa de faire en ma faveur des arrangements qui devaient assurer mon bien-être, disposant dans mon intérêt de tout ce qui lui restait, et cependant l'offre généreuse de mon frère, qui se refusait maintenant à profiter d'une renonciation de mes droits à l'héritage de mon père, faite par moi en sa faveur à l'époque de mon mariage. A diverses reprises, dans le courant de cette conversation, Lorenzo exprima le désir que cette tempête passât sur ma tête sans m'atteindre.

Le lendemain matin, Mario reçut une enveloppe contenant un résumé de cette conversation, régulièrement rédigé et signé, et la lettre cachetée qui m'était adressée, sans autre explication. Mon frère attendit Lorenzo à l'heure à laquelle ils s'étaient donné rendez-vous la veille en se quittant; mais Lorenzo ne parut pas, et lorsque Mario alla lui-même pour le chercher, il apprit qu'il était parti dans la nuit, sans laisser aucune indication sur la direction qu'il avait prise. Deux bateaux avaient quitté Messine pendant cette même nuit. La direction de l'un était le Levant, celle de l'autre l'Amérique. Malgré toutes les précautions prises par Lorenzo pour empêcher qu'on ne suivit ses traces, Mario pensait que c'était sur le dernier de ces deux bateaux qu'il s'était embarqué.

Lorenzo avait chargé son intendant de s'entendre avec lui pour l'exécution de ses volontés et pour toutes les dispositions à prendre en conséquence, soit à Naples, soit en Sicile. Mais, pas plus à cet intendant qu'à mon frère ou à moi, il n'avait révélé ses projets personnels, ni le lieu où il allait se rendre.

Après avoir écouté attentivement ce récit, je demandai à Mario de me quitter pendant quelques heures, pour me laisser réfléchir sur tout ce que je venais d'apprendre et considérer à loisir quelle conduite je devais suivre. J'avais en effet besoin de rassembler mes pensées dans la solitude et le silence; mais surtout... oh! surtout! j'avais besoin d'être seule pour tomber à genoux et bénir Dieu!

Oui, le bénir avec transport! La crainte, la crainte, seule horrible et intolérable, qui s'était emparée de mon esprit, était dissipée sans retour par le contenu de la lettre de Lorenzo. Le regret, sinon le repentir de ses fautes, se traîssait dans chacune de